

Déstabiliser et engager (Grave, Victoriaville)

Laurent Luneau

Numéro 90, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Luneau, L. (2005). Compte rendu de [Déstabiliser et engager (Grave, Victoriaville)]. *Inter*, (90), 48–48.

Si la performance se définit par l'art de la rencontre, c'est indéniablement à une véritable performance que le public était convié, ce samedi 25 septembre 2004, à la salle multifonctionnelle du Grave, à Victoriaville. En cette première des *Journées de la culture* 2004, les spectateurs ont été appelés à franchir les limites rassurantes de leur propre culture pour s'ouvrir à une manifestation à la fois engageante et déstabilisante de l'art public.

Dans un premier temps, le Biélorusse Victor PETROV s'avance dans la salle et impose immédiatement le silence par la prestance et la force tranquille de sa présence. Le public est en mode de réception : la rencontre est déjà commencée. Tout vêtu de noir, PETROV déplie un grand carré de tissu noir qu'il étend délicatement au sol. Il s'enduit ensuite les mains de neige artificielle dont il laisse les empreintes blanches sur le plancher maintenant noir en marchant à quatre pattes en ligne droite vers le public. Puis relevé, il s'empare d'un câble qu'il déroule sur le plancher, suivant la même ligne droite, à travers les traces de ses mains. Couvert d'une cagoule noire, il marche sur la ligne, se penche et dessine au sol, avec l'extrémité du câble, un cercle dans lequel, à plat ventre, il inscrit sa tête. Il retire ensuite son masque et, d'un geste maintenant frénétique, il essuie de sa main nue toutes les impressions de ses mains sur le tapis noir. À nouveau debout, il se place sous un miroir oblique, lui-même installé sous une lumière du plafond, et projette dans cette direction une poudre blanche sur laquelle il souffle fortement, créant ainsi un nuage de particules étincelantes dans la lumière. Puis il replie soigneusement le carré de tissu noir avant de se retirer sous les applaudissements de la petite foule, qui a manifestement apprécié le déroulement poétique de la performance, mais qui semble en même temps plongée dans une sorte d'embarras intellectuel : en manque d'interprétation ou subjuguée par la multiplicité des interprétations ?

La vie comme un rite de passage ? L'affirmation de son identité, la prise de possession de son espace, la détermination de sa propre voie, suivies de la négation, de la mort, avec au bout un espoir qui surgirait de l'immatériel ? Peut-être, après tout, est-ce le propre de la performance, de laisser le spectateur dans une forme d'indétermination que seul le temps pourra lever ?

L'arrivée fracassante d'Iwan WIJONO vient sortir brusquement le public de sa réflexion, quand, au son d'une musique rythmée, l'Indonésien se met à se projeter littéralement sur les murs de la salle, marquant ces derniers de la trace non pas de ses mains, mais de ses chaussures cette fois, jusqu'à en défoncer la paroi de l'un d'eux. Ensuite, sur un tableau portatif, il écrit des mots : « culture, consommation, identité, terre, pays, mondialisation »... Puis, il retire son *t-shirt* et, placé au centre de la pièce à côté d'un récipient contenant de la terre, il invite le public à former un grand cercle autour de lui. Les spectateurs acceptent facilement. Il circule ensuite autour d'eux pour leur offrir de prendre dans leurs mains une poignée de terre. Intrigué, chacun obtempère malgré tout. Il leur demande après de lui cracher sur le corps : personne ne s'exécute, se refusant à un jeu considéré comme immonde. Il réitère sa demande : encore le silence embarrassé. Ce n'est qu'à la troisième reprise qu'il réussira, mais timidement, à arracher un consentement au public. Les gens ne font que le geste de cracher, mais, vu leur gêne, cela lui suffit, semble-t-il, pour solliciter un dernier geste de leur part : frotter son buste avec la terre intégrée à la salive, en principe déjà sur le corps, ce à quoi ils acquiescent plus volontairement.

Contrairement à la présentation de PETROV, la performance de WIJONO ne semble pas poser de problème de traduction ; mais, ici, le public est en plus physiquement appelé à prendre en charge une partie de la performance, à devenir lui-même une sorte de performeur. L'art prend ainsi davantage place dans la vie, le geste du toucher conférant à la rencontre un caractère plus réel, pour ne pas dire plus intime.

La quête de l'identité individuelle comme démarche d'une vie et la réappropriation de l'identité collective issue de sa propre terre comme moyen de résistance à la banalisation de la culture, ces deux thèmes, fortement liés mais présentés sur des tons diamétralement opposés, ont donc servi de prétextes, sans concertation préalable, à cette rencontre qui a vraiment eu lieu, lors d'une de ces *Journées de la culture* au Grave, à Victoriaville, en septembre 2004.



吻 — KISS